



Jacques Poulin-Denis prend la mesure de la valeur des choses *Page E 5*



Entretien avec **Atom Egoyan**, scénariste de complexité *Page E 10*

CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 JANVIER 2014



GO LOGO

Promesses et dérives de la créativité, entre l'art et la marque

Des beaux-arts à la culture de masse à la créativité. L'élargissement du champ culturel se poursuit, au risque d'instrumentaliser l'art et de le dépouiller au passage de sa fonction critique. Regard sur un fantastique essor dont il faut se réjouir... sans oublier de le mettre en question.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Des flash mob donnent lieu à une danse spontanée sur la place publique. Une vidéo circule massivement sur Internet. Une mise en lumière attire le regard dans la rue. La créativité surgit de partout, à tous crins, et même des secteurs où on l'attend le moins.

« Historiquement, on est passé, au XVIII^e siècle, des beaux-arts à une intégration des industries culturelles, avec l'arrivée de la radio, de la télé et du cinéma au XX^e, explique Christian Poirier, professeur au Centre Urbanisation Culture Société de l'INRS. L'autre élargissement récent de la notion de culture, c'est vers la créativité, les industries créatives. Et dans ce panier créatif, on peut mettre toutes sortes de disciplines. »

Le chercheur a fait l'exercice ces dernières années d'en recenser les différents composants dans plusieurs pays ou États. Certains vont jusqu'à y inclure, outre le sport et le tourisme, les télécommunications, les services d'ingénierie, les relations publiques...

La notion a ouvert tout un champ d'études

théoriques, dont les thèses de Richard Florida sont les plus connues parce qu'elles identifiaient Montréal comme ville créative. « Avec l'extension, en plus, de ce que sont les travailleurs créatifs, là, il y a un risque de dilution. Plusieurs chercheurs ont dit, il y a quelques années, qu'on va trop loin », rappelle Christian Poirier.

Branding créatif

« Les frontières deviennent floues » entre création et promotion, poursuit M. Poirier à propos de la convergence de la créativité et du marketing. On crée un événement (le saut de l'espace de Felix Baumgartner, une séance de yoga collective, un spectacle son et lumière ou un film) pour le compte d'une marque ou pour dorer l'image d'une entreprise, comme le font déjà les Red Bull, Lôle ou autres Absolut Vodka devenus maîtres en la matière. « Il faut que le consommateur vive une expérience. »

Comme l'avait prévenu Naomi Klein dans *No Logo*, « il ne s'agit plus [pour les marques] de sponsoriser la culture, mais d'être la culture ». La pratique est devenue si raffinée qu'on n'a même plus besoin de mentionner la marque. Sid Lee Entertainment, entité cofondée avec le Cirque du Soleil l'an dernier, promet « des expériences intenses offertes à des groupes de personnes restreints », explique Bertrand Cesvet, associé principal de Sid Lee, qui a révolutionné le marketing depuis sa fondation en 1992, faisant de la créativité commerciale une marque déposée. « Et on s'attend à ce que les consommateurs portent le message », ajoute-t-il. Grâce à un bouche à oreille

amplifié par la puissance des réseaux sociaux.

Fini, donc, l'adage « *the medium is the message* » de Marshall McLuhan. « Ici, le consommateur est le média. Il y a une instrumentalisation de la culture et, à son insu, du consommateur lui-même », souligne le sociologue spécialiste des industries culturelles. Oui, le consommateur vit une expérience, mais c'est dans le but de vendre une boisson ou des souliers de course. »

Culture soluble dans l'économie

Cette tendance du branding culturel a désormais envahi les villes et le discours politique, portée par une autre double dynamique à l'œuvre : celle de l'« économisation » de la culture et de la « culturisation » de l'économie, note M. Poirier. D'une part, on juge la culture à l'aune des retombées et d'indices de performance. D'autre part, le capitalisme continue d'avaler, de récupérer, d'intégrer les valeurs contre-culturelles de liberté, de créativité, d'authenticité, des happenings collectifs. C'est le cool capitalism de Jim McGuigan.

« Scott Lash et Celia Lury parlent d'une chosification de la culture, note le sociologue. Ils reprennent la dichotomie marxiste entre infrastructure (l'économie) et superstructure (idéologies et culture) et observent la fusion des deux. »

Avec la consolidation d'industries comme Spectra et le Cirque du Soleil, culture et créativité s'inscrivent au cœur du développement économique de la société au même titre que les ressources naturelles et le capital financier.

VOIR PAGE E 2 : CRÉATIVITÉ



PEDRO RUIZ LE DEVOIR



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Louis-Pierre Bougie
Un trait... Une œuvre

Jusqu'au 1er février 2014

Mercredi au samedi, 11 h à 17 h
Entrée libre

1700 LA POSTE

Les expériences de la vie, le geste qui prend de l'assurance et l'âme qui s'épaissit, tout est là [...]

- Éric Clément, *La Presse*

[...] prodigieusement intimiste, énigmatique et envoûtante [...]

- Paul Bennett, *Le Devoir*

1700, rue Notre-Dame Ouest T 438.384.1700
Montréal (Québec) H3J 1M3 1700laposte.com



Photo : Gabor Szilasi

CULTURE

Le cinéma de la Butte



ODILE TREMBLAY
à Paris

Vue du coin des Abbesses, la petite rue Tholozé a l'air de n'exister que pour servir d'écrin au Moulin de la Galette, perché tout en haut. De loin, on dirait qu'il peut encore moudre, ou faire danser les foules dans sa guinguette, comme à la Belle Époque. Sa drôle de silhouette, les habitants de la Butte ne la remarquent même plus, le pas pressé sous le crachin de l'hiver. Et puis, la rue Tholozé recèle d'autres trésors. À preuve, devant le numéro 10, on attend en file l'arrivée de la guichetière pour la séance de 19 h au Studio 28.

Pas grand, ce cinéma: une seule salle, avec des films d'auteur en fin de course et des nouveautés pour les avant-premières du mardi soir. «Ici, à 80%, on accueille une clientèle de village: car Montmartre est un village», me lance le maître de céans Alain Rouleau, comme s'il lui conférerait un titre de noblesse.

En dedans, on trouve aussi un bar, un salon de thé avec une annexe au jardin. Les gens viennent manger les tartes salées, boire une coupe de champagne après le film, sous un photomontage d'étoiles du cinéma français. Le hall prête souvent ses murs aux œuvres de jeunes artistes.

Alain Rouleau habite l'immeuble, par derrière ou en haut, je ne sais trop, comme durant son enfance, alors que son père et son oncle, puis son père tout seul, dirigeaient le petit cinéma. Son fils Hubert, qui veut devenir acteur, m'a accueillie le matin de l'entrevue. Il donne un coup de main pour faire rouler le commerce. De là à reprendre sa direction un jour... «Je suis encore au poste pour un bon bout de temps», assure le papa. On verra bien. Dynastique, quand même, la boutique.

Les lampes de Cocteau

Faut dire qu'il s'agit du plus vieux cinéma art et essai de Paris, actif sans relâche depuis sa fondation en 1928. Plus près de nous, une scène d'*Amélie Poulain* fut tournée ici. D'ailleurs, le décor semble créé de toutes pièces pour le film de Jeunet: des murs et un plafond bleu nuit, des fauteuils rouges et des luminaires dessinés par Jean Cocteau en 1948. Ils ressemblent à des chapeaux de lutins troués sur feuilles et tiges sorties du mur; version joyeuse des candélabres de *La Belle et la Bête*. En échange, le poète réclama à Edgar Rouleau, le père d'Alain, le titre de par-



SOURCE STUDIO 28

Murs et plafond bleu nuit, fauteuils rouges, le Studio 28 arbore toujours les luminaires dessinés par Jean Cocteau en 1948, qui proposent une version joyeuse et délicate des candélabres de *La Belle et la Bête*, avec ses abat-jour en chapeaux de lutins troués sur feuilles.

rain du Studio 28, en duo avec Abel Gance. Faveur obtenue. Derrière le guichet, une phrase de Cocteau vante les charmes de la maison: «La salle des chefs-d'œuvre. Le chef-d'œuvre des salles.» Illustre promo!

On s'y pointe pour les films. On s'y attache pour l'histoire du lieu, pour son entêtement à durer aussi. La salle fut inaugurée avec la projection du *Napoléon* d'Abel Gance. Une affiche originale du film orne encore les murs. Le premier propriétaire, Jean-Placide Mauclair, s'était voué corps et âme au cinéma d'avant-garde.

Mal lui en prit, car en 1930, à la première de *L'âge d'or* de Buñuel, son cinéma se transforma en ring de boxe. Des vandales saccagèrent tout, en plus de lacérer des tableaux signés Marx Ernst, Joan Miró, Salvador Dalí. Le chef-d'œuvre de Buñuel fut frappé d'interdit et Mauclair se résolut à vendre, faute de pouvoir rembourser les billets déjà écoulés. Injuste rançon du flair artistique.

Le Studio 28 tomba entre les mains d'un amateur de comédies américaines, Édouard Gross, qui mit au menu les Marx Brothers, Frank Capra, etc. Puis en 1948, les frères Edgar et Georges Rouleau, père et oncle de l'actuel propriétaire, prirent le relais, en redon-

nant à la place une vocation cinéophile plus largement européenne.

Déguster la pellicule

Par-delà ses souvenirs, le Studio 28 colle à l'horizon d'Alain Rouleau: «Ma mère, enceinte de moi, a perdu ses eaux en plaçant ses clients pour la séance de 19 heures.» Dans son cinéma Paradiso personnel, aux avant-premières, il voyait défilier Fellini, Pialat, Jean Marais, des amis de son père. Il eut beau quitter le nid par la suite, exercer d'autres métiers, après la mort du père, il fallait assurer. «En 1996, en accord avec mon frère, je me suis laissé un an pour faire mes preuves. Était-ce la fin des petites salles? Les cinémas de quartier tombaient. On entrait dans l'ère des multiplexes...»

Il a remonté ses manches, misé sur l'accueil, la décoration, l'équipement de pointe, le confort des sièges, une multi-programmation, des séances pour enfants le matin. Les Montmartrois l'ont adopté. «Ça sent bon, chez nous. On ne vend pas de pop-corn, mais des tartes salées. On ne bouffe pas de la pellicule. On la déguste. Les gens du milieu nous respectent. Et c'est la prolongation de mon appartement. Je suis heureux ici.»

Capitale internationale de la cinéphilie, Paris? Oui, mais... Alain Rouleau se décrit comme un

nain et un dinosaure. «Il doit rester trois ou quatre cinémas monoécrans dans toute la ville, contre une vingtaine il y a dix ans.» Le patron de salle joint les deux bouts en dirigeant en parallèle une agence de communication. Le cinéma français a perdu 5% de son auditoire en 2013 et les petits aux reins fragiles écopent comme les autres.

J'y suis retournée le soir même. Le Studio 28 présentait en avant-première *L'amour est un crime parfait* des frères Larrieux, leur meilleur film, un polar tragique et érotique dans des décors alpins saisissants. Le héros (Mathieu Amalric), un enseignant, y projetait des scènes de *L'âge d'or* de Buñuel à ses élèves, me ramenant à l'histoire de ce cinéma-là. Les luminaires de Cocteau brillaient dans la petite salle jamais tout à fait obscure. Et c'était comme si plusieurs époques du septième art se court-circuitaient en m'entraînant hors du temps. À la sortie, les passants reprurent leurs conversations sur les amours du président Hollande, lesquelles avaient effacé l'affaire Dieudonné. Vagues successives. Mais le Studio 28 semblait prendre tout ça avec un grain de sel, dans sa petite rue Tholozé. Les ailes du Moulin s'en balançaient au vent aussi.

otremblay@ledevoir.com

CRÉATIVITÉ

SUIITE DE LA PAGE E 1

Le Quartier des spectacles illustre cette nouvelle économie créative, cristallisant la vitalité culturelle de la métropole. Or, «en n'étant plus extérieure à l'économie, la culture ne peut plus avoir de fonction critique du système capitaliste».

Le professeur-chercheur n'est pas pessimiste pour autant. Il rappelle que «les indus-

tries forment fondamentalement un système complexe — où des quasi-monopoles côtoient une pluralité de petits joueurs qui émergent —, ambivalent — entre la quête de succès et le désir de contribuer à l'identité — et contesté — il y a toujours des acteurs qui vont contester le mainstream», selon les termes de David Hesmondhalgh. Un écosystème dont l'équilibre semble ainsi assuré.

Devant le branding culturel institutionnalisé et la spectacularisation de la vie, Christian Poirier invite surtout à être vigilant, évoquant la vision de l'art et de la culture chez Hannah

Arendt. «C'est s'ouvrir à l'autre, aller au-delà de ses intérêts particuliers pour découvrir d'autres perspectives sur le monde.» Et il se rassure en voyant les jeunes enclins à partager cette conception, selon l'étude qu'il a menée en 2012 sur leur participation culturelle. «Ils ont une vision des arts et de la culture aux antipodes de la vision commerciale. Ils identifient bien les impacts élargis et sociaux» de cet engagement. La table est mise pour une véritable citoyenneté culturelle.

Le Devoir


Pour approfondir le sujet


Global Culture Industry, de Scott Lash et Celia Lury (Wiley), ou comment les pires cauchemars de Theodor Adorno se sont réalisés...

The Cultural Industries, de David Hesmondhalgh (SAGE Publication Ltd)

Cool Capitalism, de Jim McGuigan (Pluto Press)


À LA RENCONTRE DU RÉEL ET DU VIRTUEL...

ICARE 

UNE PRÉSENTATION DE 

CRÉATION ET MISE EN SCÈNE
MICHEL LEMIEUX
VICTOR PILON
TEXTE
OLIVIER KEMEID

lemieux.4d art
pilon

UNE COLLABORATION DE 

AVEC
NOËLLA HUET
RENAUD LACELLE-BOURDON
ROBERT LALONDE

PERSONNAGES VIRTUELS
PASCALE BUSSIÈRES
MAXIME DENOMMÉE
LOIK MARTINEAU

COPRODUCTION
LEMIEUX PILON 4D ART
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
ESPACE JEAN LEGENDRE
THÉÂTRE DE COMPIÈGNE,
(SCÈNE NATIONALE
DE LOISE EN PRÉFIGURATION)

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

À L'AFFICHE!

TNM.QC.CA 514.866.8668



LA LICORNE production **LA MANUFACTURE**

« C'est la meilleure pièce de théâtre que j'ai vue depuis un très bon bout de temps (...) C'est un condensé d'émotions que nous a offert l'auteur François Archambault (...) Guy Nadon est bouleversant. » Emilie Perreault, 98,5 FM

SUPPLÉMENTAIRES
les samedis 25 janvier
et 1^{er} février à 20h

Tu te souviendras de moi

DU 14 JANVIER
AU 22 FÉVRIER 2014

TEXTE FRANÇOIS ARCHAMBAULT MISE EN SCÈNE FERNAND RAINVILLE
AVEC CLAUDE DESPINS, EMMANUELLE LUSSIER MARTINEZ, GUY NADON,
MARIE-HELENE THIBAUT ET JOHANNE-MARIE TREMBLAY

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE STÉPHANIE RAYMOND DÉCOR, COSTUMES ET ACCESSOIRES PATRICIA RUEL
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX MUSIQUE LARSEN LUPIN

Conseil des arts et des lettres Québec 

4559 PAPINEAU, MONTRÉAL / THEATRELICORNE.COM / 514 523.2246

CULTURE › THÉÂTRE

Hubert Colas,
à l'abri de rien

Le créateur français est de retour avec un triptyque « post-11-Septembre » de Martin Crimp

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Le hasard a voulu que la saison hivernale offre non pas un, mais bien deux spectacles s'appuyant sur la prose du dramaturge britannique Martin Crimp. Avant de se rendre à l'Espace Go pour découvrir ce que Denis Marleau et Stéphanie Jasmin ont fait avec *La ville*, il faudra courir à l'Usine C voir l'une des trois représentations de *Face au mur*, un triptyque qu'Hubert Colas a mis en scène pour nous rappeler que nous ne sommes à l'abri de rien.

D'emblée, le créateur français, dans la cinquantaine, précise que *Face au mur* est un spectacle pour cinq comédiens plus léger que *Kolik*, le solo qu'il a présenté à l'Usine C en 2012. « *L'écriture de Crimp demande, tout comme celle de Rainald Goetz, une grande écoute, mais elle est bien moins noire, plus humoristique. L'action est déployée sur un plateau beaucoup plus vaste, mais ceux qui ont vu Kolik vont retrouver le même minimalisme dans la mise en scène de Face au mur. Ce qui est franchement différent, je crois, c'est le rapport entre les comédiens et le public, la nature du lien.* »

La présence de l'auteur

Pendant plusieurs années, Hubert Colas n'a monté que ses textes. Puis, curieux de voir comment on se mesurait à ceux des autres, il s'est intéressé à des auteurs contemporains aux plumes fortes, comme Sarah Kane, Sonia Chiambretto et, bien entendu, Martin Crimp. « *Pour me lancer, il faut que je ressente un engouement véritable*, précise le metteur en scène. *Quand je travaille sur un auteur, j'ai vraiment l'impression qu'il est là, je veux dire physiquement, en salle de répétition. Je le sens et l'entends dans son texte. Quand ce genre de sensations très physiques apparaît, je sais que j'ai une véritable fraternité avec l'auteur, que nos regards convergent.* »

Plus que le propos, ce qui a séduit Hubert Colas dans les trois courtes pièces de Martin Crimp, dont l'une a d'ailleurs été écrite à sa demande, c'est la forme. « *À la première lecture, j'ai été frappé par l'écriture, par cette façon qu'a l'auteur d'amener le récit, de construire la narration de telle manière qu'on a le sentiment qu'elle s'invente au fur et à mesure, sous nos yeux.* » Le résultat est assez différent des autres pièces de Crimp, en ce sens qu'il va plus loin encore, poursuit-il. « *Joserais même dire qu'il se dépasse lui-même. Il n'y a pas vraiment de personnages et pas vraiment d'histoire. Ce sont plus des voix qui s'entrecroisent, une matière qui offre une liberté dramaturgique que j'apprécie énormément.* »

Si la forme des trois textes qui nous occupent — *Ciel bleu ciel*, *Face au mur* et *Tout va mieux* — est nettement plus fragmentaire, les thèmes ne

sont pas si différents de ceux — graves, il faut le dire — abordés dans *La campagne*, mise en scène par Jérémie Niel en 2005, et *Le traitement*, que Claude Poissant s'était approprié la même année.

« *Dans ce triptyque, explique Colas, il est question d'une fusillade en milieu scolaire, d'un garçon qui s'enferme pour fuir une collectivité menaçante et d'un couple qui est dévoré par le confort, la consommation et une certaine idée de la réussite. Ce sont des événements sérieux, qui démontrent que nous vivons dans une société qui nous éloigne de plus en plus des sensations et des émotions qui devraient être au cœur de nos vies. En fait, les trois pièces sont sous-tendues par un constat tragique: nous ne sommes à l'abri de rien!* »

Le génie de Martin Crimp, selon le metteur en scène, c'est d'aborder ces questions sans sombrer dans le cynisme. « *Il ne s'agit pas d'accabler les gens, lance-t-il. Cet auteur approche les sujets les plus préoccupants avec dérision, il explore les pires moments de crise avec un humour féroce, mais il a aussi une grande bienveillance envers l'être humain. Il n'est jamais dans le dénigrement et il n'hésite pas à s'inclure lui-même dans ce qu'il critique. Rire de nos mensonges, de nos bêtises, de ce qu'on dissimule aux autres et à soi-même, c'est sans nul doute la meilleure manière de dépeindre notre situation, de la comprendre un peu mieux. En ce sens, je n'hésite pas à dire que Crimp est le Pinter des années 2000.* »

Se rapprocher de son sujet

À cause du caractère éminemment nord-américain des enjeux abordés dans ces trois courtes pièces que l'on pourrait qualifier de « post-11-Septembre », le metteur en scène est conscient que son spectacle, créé en 2006 au Théâtre du Gymnase, à Marseille, sera reçu au Québec de manière différente.

« *Je ne connais pas assez les rouages de la société américaine pour déceler dans les pièces tout ce que vous allez y voir et y entendre. Mais il faut admettre que la situation qui y est décrite, cet état du monde, presque futuriste par moments, est en train de gagner l'Europe aussi. Cela dit, je suis particulièrement heureux que ce spectacle traverse l'océan pour se rendre jusqu'à vous. En ce qui concerne le fond aussi bien que la forme, je suis persuadé qu'il aura une résonance particulière à Montréal.* »

Collaborateur
Le Devoir

FACE AU MUR

Texte: Martin Crimp. Traduction: Elisabeth Angel-Perez et Hubert Colas. Mise en scène: Hubert Colas. Production: Diphong Cie. À l'Usine C du 23 au 25 janvier 2014.



PATRICK LAFFONT

Face au mur rit de nos mensonges, de nos bêtises, de ce qu'on dissimule aux autres et à soi-même.

Dérives des temps présents

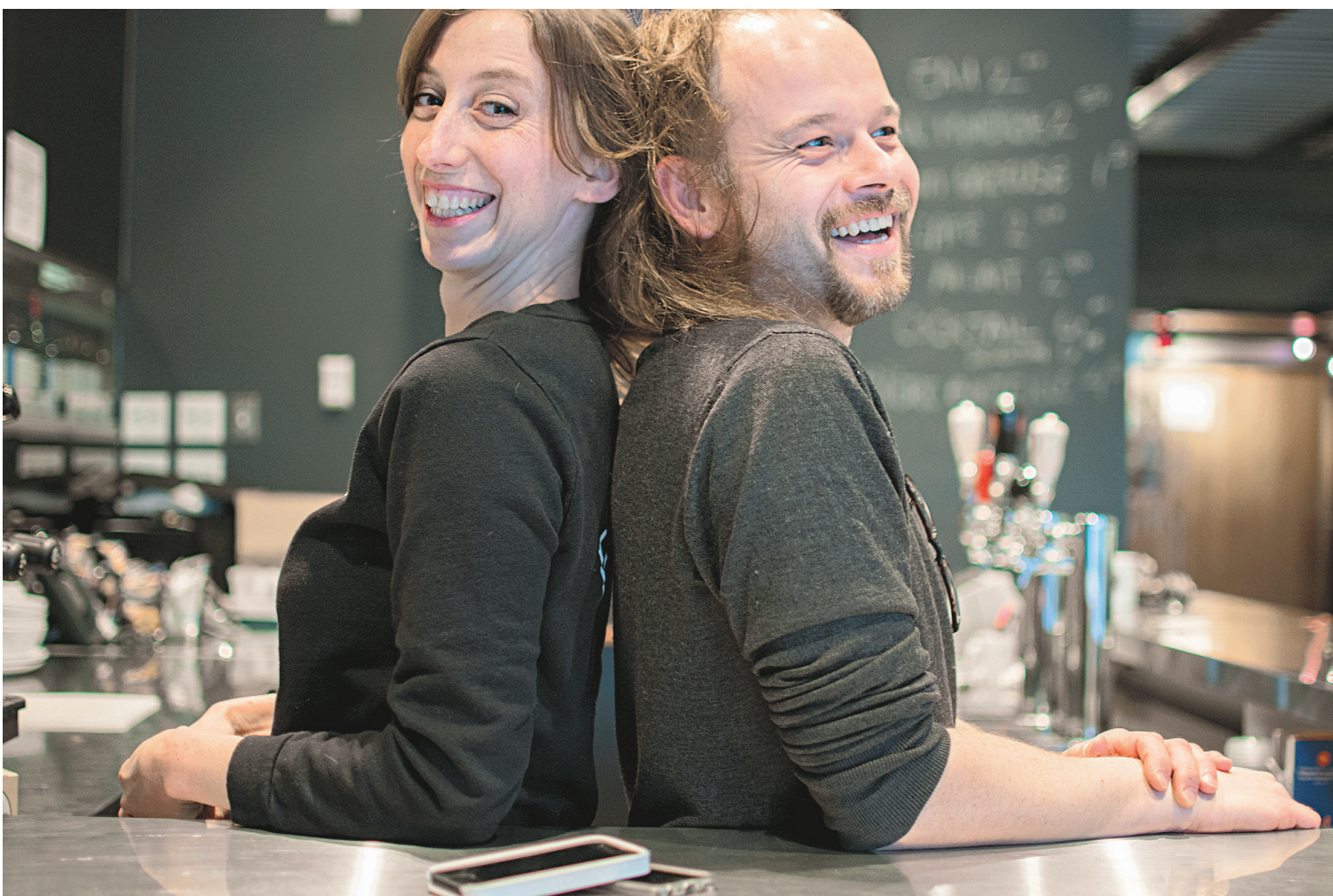
La modernité dans le regard impitoyable de l'Américaine Sarah Ruhl

FABIEN DEGLISE

Ce n'est pas parce qu'on en rit que c'est forcément drôle. L'urgence d'exister dans les univers numériques, l'obsession du texto au lever, la mise à jour de son « status » Facebook au coucher, la consultation frénétique de son fil Twitter à l'heure des repas ou des devoirs des enfants, tout comme l'angoisse ou le vide existentiel qui accompagne l'oubli de son téléphone sur le comptoir de la cuisine, un matin de semaine, sont devenus le carburant improbable d'une modernité étrange et troublante sur le point de se banaliser.

Ces tendances — d'autres nomment ça « dérives » —, même si parfois elles font sourire, s'incrument dans l'insouciance, non sans commander par moments une petite remise en question. Une chose que propose de faire, avec subtilité et finesse, *Le cellulaire d'un homme mort*, pièce de la jeune Américaine Sarah Ruhl dont la version française, signée Fanny Britt, va certainement nourrir la critique de nos temps présents à partir de lundi prochain sur les planches du théâtre La Licorne à Montréal.

L'exercice réflexif sur une époque qui se perd parfois dans sa dématérialisation est aussi fatal que la mélodie annonçant l'entrée d'un message texte retentissant dans une salle de spectacle. Il est aussi porté sur scène par Jean (Johanne Haberin) — prononcer à l'américaine —, cliente d'un café, dont le destin va être bouleversé par la sonnerie du cellulaire d'un voisin de table. Le bruit est incessant, intrusif aussi, la faute au propriétaire de l'objet, mort dans



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Fanny Britt, traductrice du texte *Le cellulaire d'un homme mort*, en compagnie du metteur en scène Geoffrey Gaquère.

l'indifférence générale le nez dans sa boisson chaude.

Drame et début d'une odyssée: Jean va alors décider de répondre aux appels entrants pour reconforter les proches du disparu et finalement s'exposer au passé et à la réalité d'un homme mort dont l'honnêteté va être de moins en moins une évidence.

Le récit a été mis au monde en 2007 à New York, mais il

n'a rien perdu, dans l'accélération en cours, de sa pertinence et de son acuité, assure Fanny Britt, qui a découvert cette jeune auteure en traduisant il y a quelques années une autre de ses pièces, *Une maison propre*, montée par le Théâtre de l'Opéra en 2009. « *Il y a quelque chose qui relève de la dentelle dans l'écriture de cette pièce qui mélange classicisme et préoc-*

pation contemporaine, dit-elle. *C'est un récit qui parle de notre rapport au vrai, au faux, à la tromperie* », mais également « *une fable, celle d'une femme confrontée à un besoin viscéral de donner un sens à la vie d'un homme qu'elle ne connaît pas, par l'intermédiaire d'une technologie, et ce, pour sortir de sa solitude, du vide de sa vie, et se donner l'impression d'exister.* »

Étrangement, dans ce texte, le cellulaire n'est que peu présent, contrairement aux questionnements profonds sur le sens à donner au réel dans un environnement où les rapports humains sont de plus en plus désincarnés, où la construction du soi passe par des photos magnifiées par des filtres, mais également « *par des mensonges et des demi-vérités que l'on finit*

par accepter parce qu'ils font l'affaire de tous », résume Geoffrey Gaquère, qui met en scène cet objet scénique.

« *Il y a une façon très romantique et métaphysique, dans le texte de Ruhl, de poser aussi la question de la mort, et par conséquent celle du sens à donner à notre présence sur terre*, dit-il. *Elle le fait aussi sans morale, sans jugement de valeur, simplement en exposant un univers parfois loufoque, des scènes trop obliques, un peu à la David Lynch par moments, qui nous forcent à réfléchir sur la place de la vérité, du vrai, dans le sens que l'on donne à la vie. Le cellulaire est finalement un prétexte.* »

La proposition dramaturgique est d'ailleurs qualifiée de « *suite logique* » dans le projet artistique de la troupe du Théâtre Debout, qui monte cette pièce, comme elle l'avait fait avec *Amour/Argent* de Dennis Kelly, le printemps dernier, avec cette envie de critiquer l'époque actuelle et la race humaine qui l'habite, « *dans un vrai désir de communion et d'émotion collective* », dit Geoffrey Gaquère. Une communion pour laquelle il va falloir bien sûr éteindre son téléphone cellulaire, comme pour mieux saisir, dans les interstices de ce drame, la véritable nature de cet objet.

Le Devoir

LE CELLULAIRE
D'UN HOMME MORT

De Sarah Ruhl (traduction: Fanny Britt). Avec Félix Beaulieu-Duchesneau, Patrick Goyette, Johanne Haberin, Christiane Pasquier et Isabelle Roy. Mise en scène: Geoffrey Gaquère. À La Licorne, du 20 janvier au 14 février.

CULTURE › TÉLÉVISION

Histoires à peu près vraies

L'humoriste Martin Matte est condamné à l'excellence avec sa série comique *Les beaux malaises*

STÉPHANE
BAILLARGEON

Ça déprime fort à la télé québécoise. Je le notais (comme plusieurs autres) l'an passé en écrivant ici, un samedi de mars, que les scénarios imbibés de spleen ont la cote, comme les personnages neurasthéniques. Faut dire que la série policière *19-2* venait de projeter un épisode dans lequel le très taciturne agent Berrof, cocufié par sa femme, arrêtait son propre fils pour le harcèlement d'une jeune fille. L'article regrettait la faiblesse du souhaitable antidote humoristique. Des spécialistes expliquaient à quel point le genre comique est dur à maîtriser.

Et alors? Et alors, belle surprise, Martin Matte a réagi. «J'ai lu votre article dans *Le Devoir ce matin*, expliquait son courriel. Ça représente en plusieurs points ce que je pense, ce que j'écoute, ce que j'observe et ce que je tente d'écrire. Car je suis en train d'écrire une comédie dramatique (j'ai presque terminé la première saison, on devrait tourner dans quelques mois) et je souhaite que ce soit très, très, très bon! Moderne, actuel, drôle, touchant, vrai...»

Mission accomplie pour l'humoriste surdouté. Les premiers épisodes de sa série *Les beaux malaises*, dévoilés cette semaine par TVA, annoncent une des très belles propositions de l'année télé.

«A la base, je n'ai pas de plan de carrière, ajoute maintenant Martin Matte, en entrevue téléphonique. *Les projets me viennent instinctivement avec l'idée de base de m'exprimer par l'humour. J'ai fait des one man shows. J'ai joué dans Camera café. J'ai participé à une série télé familiale à Paris [C'est la crise], qui était très bien, mais qui n'était pas dans mon type d'humour à moi, et l'idée m'est donc venue naturellement d'écrire à mon tour. Je me suis lancé. On a fait un pilote et j'ai vu que ça marchait, que j'aimais ça, et on est partis avec beaucoup d'insécurité. François Avaré m'a aidé aux textes. C'est comme une aventure, une tranche de vie. C'est plus lourd et plus prenant que je pensais, mais je suis très, très heureux du résultat.» Nous aussi, merci.*

Les trois A

La série mixe trois A: l'auto-fiction, l'autodérision et l'au-

« Il n'y a pas de mal à gagner honorablement sa vie. Ça ne pète pas de broue. C'est ma réalité et je voulais que ma série soit ultravraie. »

Martin Matte

dace. Le méli-mélo rigolo sert à raconter le quotidien de la famille Matte, Martin (qui joue son propre rôle), sa blonde Julie (Le Breton), leurs deux enfants et des amis.

Les beaux malaises se ramassent à la pelle, par exemple quand la mère de Martin parle ouvertement de ses rapports sexuels. Ou quand Julie explique avoir montré ses seins



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

La série de Martin Matte mixe trois A: l'auto-fiction, l'autodérision et l'audace.

pour obtenir le remplacement d'un grille-pain défectueux. Chaque épisode fermé traite d'un thème, la notoriété par exemple, avec ses privilèges, ses désavantages et ses responsabilités: Martin rencontre une groupie plantureuse, un admirateur au bord de la crise de nerfs et un jeune fan condamné par un cancer. Il y a de l'humour et de l'amour dans l'air.

Le sujet du couple demeure central, par la force des choses et des choix. Le premier épisode ouvre sur une thérapie de Martin et Julie. En passant, la famille Matte comme les autres de la série vivent dans des environnements chics et de très bon goût. Martin Matte assume donc en fiction comme dans la très instructive série documentaire *Les grands moyens*, de Télé-Québec, où l'humoriste à succès réfléchit avec d'autres riches du Québec sur ses rapports à l'argent. Là encore, bravo!

«Moi, dans la vie, j'ai une belle maison et la série est proche de ma vie, commente-t-il. Il n'y a pas de mal à gagner honorablement sa vie. Ça ne pète pas de broue. C'est ma réalité et je voulais que ma série soit ultravraie.»

Cette projection de soi semble naturelle pour un stand-up déjà habitué à se mettre en scène à travers sa quotidieneté. *Seinfeld*, *Curb Your En-*

thusiams ou *Les pêcheurs* prouvent déjà que le passage à l'écran amplifie la logique autodérision. Martin Matte reconnaît la parenté tout en soulignant l'originalité de sa propre démarche.

«Mon personnage de gars sûr de lui, arrogant, est devenu plus grand que nature. Sur scène, je le jouais dans un numéro de six minutes, mais dans les médias je le sortais beaucoup parce que c'était très apprécié. Je suis content d'avoir mis ce personnage de côté dans la série. Cela dit, oui, je me projette dans *Les beaux malaises*, comme d'autres humoristes.»

Rire de tout?

Comme ses collègues Larry David ou Louis C.K., il ose aussi tester quelques limites en exposant des situations hyper «malaisantes». Une scène aussi habile qu'osée crée ses effets autour d'agressions sexuelles des enfants. Oui, oui. Dans une autre, un rapport s'établit entre la réparation d'un grille-pain et la Shoah. Hé non, non, l'ombre de Dieu-donné ne plane pas sur cette production généreuse.

«Les gens sont prêts à en prendre et TVA était prêt à en donner. Le diffuseur a été très réceptif. Nous avons eu carte blanche, et c'est une belle audace. Ce que je dis aux enfants par exemple, ça ne se répète pas. Seulement, je crois que

beaucoup de parents rêvent secrètement d'oser le faire.»

Ce qui ramène à l'observation de départ: notre société Prozac très présente à l'écran, où ça déprime fort. «Je regarde les promos et ça braille, et c'est lourd, et c'est pénible, commente alors Martin Matte, sans s'éterniser. C'est du drame et c'est correct. Mais c'est aussi correct de faire autre chose et d'essayer de le faire le mieux possible.»

C'est fait et bien fait. Reste à le refaire. Le succès quasi assuré va entraîner une commande pour une deuxième saison. Le scénariste-comédien a commencé à l'écrire, une scène à la fois.

«Quand j'étais à l'École de l'humour, on nous demandait un sketch par semaine. Au bout d'une session, après six semaines, je pensais devoir dire à la directrice Louise Richer que j'avais écrit ce que j'avais à écrire. J'avais 39 minutes et c'était ça. J'en ai écrit un autre, puis un autre. Je recommence maintenant. Je suis assez intelligent pour savoir que je suis naïveux quand je pense que je n'y arriverai pas. Surtout si François Avaré est là pour m'épauler. Mais au bout de trois ou quatre saisons? Je ne sais pas, on verra...»

Le Devoir

LES BEAUX MALAISÉS
TVA, mercredi, 21 h

LA VEILLÉE présente

Partenaire de production
QUÉBECOR

21 JANVIER > 8 FÉVRIER 2014

MISE EN SCÈNE
TÉO SPYCHALSKI

AVEC
Gabriel Arcand
Alex Bisping
et Ginette Chevalier

MOI, FEUERBACH DE TANKRED DORST

Traduction Bernard Lortholary
Concepteurs Téo Spychalski assisté de Michel St-Amand, Mathieu Marcl

1371, RUE ONTARIO E.
THEATREPROSPERO.COM
BILLETTERIE 514.526.6582
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245

THÉÂTRE PROSPERO

Conseil des arts Québec
Conseil des arts Canada
Conseil des arts Montréal
Gouvernement Québec

Le médecin me dit
buvez un verre
quand ça ne va pas.
Ça ne va pas.
Ça ne va jamais.
Je bois tout le temps.

Le carrousel

Avec Sylvie Drapeau
et Jasmin Cloutier

Du 14 janvier au 8 février 2014
une création du Théâtre d'Aujourd'hui

2014

Texte Jennifer Tremblay Mise en scène Patrice Dubois
Collaborateurs Marie-Hélène Dufort, Guillaume Lord, Elen Ewing,
Alexandre Pilon-Guay, Pascal Robitaille et Julie Measroch

Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
514 282-3900

theatredaujourd'hui.qc.ca/carrousel

BMO Groupe financier Bell Hydro Québec LE DEVOIR

ESPACE GO

texte martin crimp

mise en scène denis marleau stéphanie jasmin

SOPIE CADIEUX ALEXIS MARTIN EVELYNE ROMPRE

UNE COPRODUCTION ESPACE GO + UBU

28 janvier

22 février 2014

PHOTOGRAPHIE ET JACQUES GUARNA GOSSETTE

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, B. OUL, SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 845-4890 ESPACEGO.COM

Conseil des arts Québec
Conseil des arts du Canada
Conseil des arts Montréal
Hydro Québec transat PARTENAIRE DE SAISON

LES ENTRETIENS DE GO
Le jeudi 30 janvier 2014 dès 18 h, découvrez avec nous les enjeux de la pièce LA VILLE lors d'un entretien entre les metteurs en scène Denis Marleau et Stéphanie Jasmin et Marie-Christine Lesage, chercheuse et enseignante à l'École supérieure de théâtre, UQAM. Une manière unique d'avoir les clés du spectacle avant d'en être les témoins.
En collaboration avec Le Devoir

CULTURE › DANSE

Jacques Poulin-Denis dans le « dudarium »

La valeur des choses ausculte nos choix individuels pour mieux interroger leur impact collectif

FRÉDÉRIQUE DOYON

Jacques Poulin-Denis a le don de l'ubiquité. Il était du dernier Festival TransAmériques avec sa pièce *Dors*. Il créait *Sélect* pour les finissants de l'École de danse contemporaine de Montréal en décembre. Et son nom apparaît aussi à titre de compositeur musical dans au moins trois pièces de l'actuelle saison théâtrale et chorégraphique. Le voilà qui présente *La valeur des choses* au théâtre La Chapelle. Un artiste en vue, à surveiller.

Sa pièce pour quatre interprètes masculins (James Gnam, Francis D'Octobre, Jonathan Morier et lui-même) s'interroge sur ce qui guide nos choix individuels et sur l'impact collectif de ceux-ci. Sujet abondamment exploré ces dernières saisons, par les chorégraphes d'ici et d'ailleurs. Ce genre de propos plus sociopolitique commence à s'immiscer dans la danse québécoise, surtout par la bande des plus jeunes créateurs. Effet du printemps érable? Des mouvements sociaux qui ont parcouru le monde? Ou de la fréquentation de Mélanie Demers, chorégraphe qui n'hésite pas à se dire engagée? Un peu tout cela à la fois.

« C'est dans l'air du temps de vouloir se prononcer et dénoncer des choses, dit-il. Mais c'est sûr que la vision de l'engagement de Mélanie m'influence beaucoup. Ça avivé mon envie de dire quelque chose de plus politique, même si je le fais de façon vraiment différente de la sienne. »

La valeur des choses est né d'un débat déclenché par un tristement célèbre moment télévisuel: l'entrevue de Margie Gillis à Sun News en 2011. L'animatrice Krista Erickson mettait la chorégraphe au défi de justifier le montant des subventions reçues pour son travail artistique. « Elle disait en gros: si l'art n'est pas viable, pourquoi le financer? On pourrait demander la même chose à propos de l'armée, fait-il remarquer. C'est tout ramener à une logique capitaliste. Est-ce qu'on peut regarder la vie autrement qu'avec une calculatrice? C'est comme si on s'était ramolli au point de ne plus pouvoir penser autrement qu'en ces termes-là. » Le titre lui est venu tout de suite. Avec les mots d'Oscar Wilde en tête. « Aujourd'hui, les gens savent le prix de tout et ne connaissent la valeur de rien. »

Observatoire de dudes

Le sérieux du sujet ne l'empêche pas d'aborder la chose avec l'humour qu'on lui connaît. « C'est un clown contemporain dans le sens noble du terme, dit l'interprète Jonathan Morier. Il a le souci d'entretenir la magie de la présence, peu importe la forme qu'il explore. Il habite l'espace de façon particulière. »



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Au cœur de *La valeur des choses* se trouve le « dudarium », soit un aquarium de dudes, ces lambins qui avancent dans la vie sans trop se poser de questions.



« Aujourd'hui, les gens savent le prix de tout et ne connaissent la valeur de rien »

Jacques Poulin-Denis citant Oscar Wilde

Au cœur de *La valeur des choses*, le « dudarium ». « C'est un aquarium, un observatoire de dudes. Le dude, c'est un lambin, quelqu'un qui avance dans la vie sans trop se poser de questions. C'est devenu notre véhicule pour explorer différents questionnements. » Une métaphore de la société actuelle? « Oui, ajoute Jonathan Morier, parce que le dude est incapable d'avoir une vision large du processus dans lequel il est impliqué. On est un peu dans l'aliénation, dans un agir sans la capacité de remettre en question. »

L'idée surgit au cours d'un des laboratoires teinte finalement toute la pièce, même si elle s'incarne véritablement dans un seul passage. La distribution toute masculine, d'abord

choisie pour le plaisir de retrouver ses amis-collaborateurs de plus longue date (après la distribution toute féminine de *Gently Crumbling*), vient finalement servir le propos.

Venu à la danse par le théâtre, Jacques Poulin-Denis a vu ses ambitions momentanément ébranlées par un accident qui lui a fait perdre un pied. Il a maintenu le cap sur la carrière qu'il souhaitait et s'est tracé une voie de solide performeur — avec ou sans prothèse — notamment aux côtés de Mélanie Demers.

Le créateur compte à son actif une bonne poignée d'œuvres, qu'il estime plus près du théâtre que de la danse. « À cause du propos, de la mise en scène, et parce que je ne porte pas tant d'attention au mouvement », dit-il. Mais s'il a adopté la danse, c'est aussi pour l'univers interdisciplinaire qu'elle ouvre. Ses pièces mêlent musique, texte, accessoires, scénographie, autant d'éléments qui

contribuent à façonner le sens de l'œuvre.

« Jacques ne cherche pas à imposer un sens, explique Jonathan Morier. On redéconstruit, on remet en question, on brise même ce qui semblait solide pour revenir à ce qui a plus de sens, en laissant émerger ce qui doit émerger. » De la prise de parole plus explicite voulue au départ, « avec des personnages principaux et secondaires », la pièce s'est épurée jusqu'à devenir plus abstraite. « On a trouvé une façon d'incarner le propos, dans des états plutôt, y a du texte, des idées très claires qui sont énoncées, mais souvent ce sont les images qui parlent, avec beaucoup d'évocation. » Et ça, c'est une approche purement chorégraphique.

Le Devoir

SAISON 2013-2014

PREMIER ACTE
THÉÂTRE ÉMERGENT

VENTRE

DU 21 AU 31 JANVIER 2014 À 20H.
1^{ER} FÉVRIER À 15H

MISE EN SCÈNE DENIS BERNARD
Avec STEVE GAGNON MARIE-SOÛLE DION

premieracte.ca

870, avenue De Salaberry 418 643-8131

« On pourrait peut-être aller plus loin, mais aller plus loin sur rien, c'est pas tentant. »

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
DENIS LAVALOU

AVEC
JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD,
LÉA-MARIE CANTIN, HENRI CHASSÉ,
OLIVIER COURTOIS, JASMINE DUBÉ,
CARMEN FERLAN, MARIE-JOSÉE GAUTHIER,
NICO LAGARDE, CLAUDE LEMIEUX,
VINCENT MAGNAT, BERNARD MENEY,
JANIE PELLETIER, MARCEL POMERLO.

13 comédiens chevronnés
dans un conte cruel
des temps prochains!

LE SOUFFLEUR
DE VERRE

14 JANVIER
1^{ER} FÉVRIER 2014
UNE PRODUCTION
THÉÂTRE COMPLICE

JEUDI-DISCUSSION
23 JANV. 2014
VENDREDI-ENTRETIEN
17 JANV. 2014

BILLETTERIE 514 521 4191
OU ESPACELIBRE.QC.CA

ESPACE LIBRE

THEATRECOMPLICE.COM

Conseil des arts et des lettres Québec
Canada Council for the Arts
Conseil des arts du Canada
20 ANS
LE DEVOIR

USINE C

À NE PAS MANQUER 3 SOIRS SEULEMENT!

FACE AU MUR

DE MARTIN CRIMP / MISE EN SCÈNE HUBERT COLAS

THÉÂTRE / FRANCE / 1^{ERE} NORD AMÉRICAINE

23, 24, 25 JANVIER 20 H

PROFITEZ DU SPÉCIAL TRIO THÉÂTRE - 25 %
USINE-C.COM 514 521-4493

PRÉSENTATION USINE C, DANS LE CADRE DU PROGRAMME FRIMAS (CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC ET INSTITUT FRANÇAIS)
AVEC LE SOUTIEN DU CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC.

CULTURE DE VISU



Isabelle Guimont, *Mascarade*, 2013.



Carol Wainio, *Industrial Fairy Tale*, 2008.

COLLECTION DE L'ARTISTE

De jeunesse et d'expérience

La nouvelle année commence en force et en exubérance en peinture à Montréal

THE BOOK

Carol Wainio
Galerie de l'UQAM
jusqu'au 22 février

SIX PEINTRES, DEUX ÉCOLES, TROIS LIEUX, UNE RENCONTRE

Galerie B-312 et Lilian Rodriguez, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espaces 403 et 405, et Galerie de l'UQAM, jusqu'aux 15 et 22 février.

JÉRÔME DELGADO

La nouvelle année commence par un (autre) événement en peinture. Cette fois, celui-ci découle d'une initiative de la Galerie B-312, un centre d'artistes pas nécessairement

étiqueté pro-peinture — pas plus qu'« anti », remarquez. Axée sur la relève, l'exposition débord de ses propres salles. Six peintres, deux écoles, trois lieux, une rencontre se tient aussi dans une galerie privée (Lilian Rodriguez), hôte, déjà en 2013, d'un « regard sur la jeune peinture », et dans un établissement universitaire (Galerie de l'UQAM), là où a pris racine également en 2013 *Projet peinture*, étonnant panorama de la pratique picturale au Canada.

La mise en place de la cinquantaine de tableaux tient lieu de véritable rencontre. Dynamique et ouverte, sans le poids d'un thème pour dicter les regards, l'exposition cherche en

toute simplicité à faire connaître six jeunes peintres, finissants à la maîtrise en arts visuels à l'UQAM ou à l'Université Concordia. L'accrochage à la Galerie B-312 et chez sa voisine du Belgo entremêle ainsi les huiles des uns aux acryliques des autres, sans heurts.

De cette « rencontre », il ressort un plaisir avoué pour la figure humaine — féminine, pour être plus précis — et une certaine exubérance dans la présence notoire de la matière, dans la palette de couleurs, voire dans les sujets décrits; les scènes de sexe ne manquent pas. Quelque part entre le fauvisme sensuel de Matisse et l'expressionnisme cinglant d'Otto Dix, ou entre un trash féministe et un récit intimiste, se situent Jenna Meyers, Corri-Lynn Tetz, Gabrielle Lajoie-Bergeron et Isabelle Guimond. Du groupe, se démarquent, sans s'imposer, Noémie Weinstein et Brendan Flanagan, soit par une exploration davantage spatiale, soit par une prédilection pour les textures.

À la Galerie de l'UQAM, seule Isabelle Guimond expose. Son projet de fin de maîtrise, *Rêve, Baby, Rêve!*, pro-

pose de soutirer, par le ton provocateur et enjoué des tableaux, un minimum d'espoir de réalités difficiles, telles que la précarité ou la vulnérabilité.

Le conte relu en peinture

Le premier véritable coup de foudre de l'année ne concerne pas, cependant, la peinture d'un de ces nouveaux noms, mais celle d'une artiste d'expérience, Carol Wainio, issue de cette génération tournée, malgré tout, à la fin des années 1980, vers l'esthétique narrative. Son expo *The Book*, présentée également à la Galerie de l'UQAM, arrive à Montréal près de quatre ans après avoir circulé au Canada. Lancée en février 2010 à la Carleton University Art Gallery, elle offre un bilan du corpus réalisé dans les années 2000 autour du conte et du livre illustré.

À l'instar des rapports entre texte et image, ou entre l'histoire originale et ses interminables adaptations, ou reproductions, les tableaux de Wainio reposent sur une série d'oppositions. Ça se traduit souvent par l'appel à différentes techniques, du coup de brosse au dessin schématisé, mais aussi par l'appel à

des effets miroir et aux images inversées.

Au-delà de son souci pour le détail, l'artiste basée à Ottawa exploite les grands thèmes du conte — en particulier *Le chat botté* — pour dresser de subtils portraits de société. Le personnage rusé de Charles Perrault devient un cas de figure du travestissement social, du mensonge, de l'essouffement. Dans *Camouflage 2 (Symmetry)*, toile de 2007, ou dans *Disappearing Book # 1 (2006)*, la question du déguisement, ou de la lisibilité de l'image, devient centrale.

La transmission du savoir n'est pas seulement passée de l'oral à l'écrit, elle s'inscrit depuis le XIX^e siècle dans un système de consommation qui a fait du livre un produit industriel davantage qu'une œuvre manuscrite. Wainio le souligne à maintes reprises, notamment à travers le motif de la ruine, cher au philosophe allemand Walter Benjamin, critique de la modernité capitaliste. Dans les tableaux de *The Book*, le livre est présenté ouvert, debout comme un bâtiment, mais instable, dans une composition où les plans s'entremêlent. Entre le paysage en toile de fond (le contexte), l'illustration du conte (ou sa reproduction) et le premier plan

axé souvent sur un regardeur (nous, ou l'actuelle réception du conte), le récit original tend souvent à disparaître.

Le commentaire de Carol Wainio ne fait pas de doute. Or la manière n'est jamais appuyée. L'univers féerique propre à la fable permet d'atténuer le ton. Les multiples références, souvent de l'ordre de la minutieuse copie au point où l'œil semble voir une enluminure médiévale — le tableau *Book of Hours # 3 (2002)* —, enrichissent l'ensemble. Le soin dans la répartition des œuvres dans la grande salle de la galerie fait le reste: l'expo révèle la grande cohérence de ce travail qui aurait pu, sinon, facilement tomber dans une simple variation d'un même thème. À noter que ce n'est pas la première fois que des extraits de ce corpus sont présentés à Montréal. À l'époque où la galerie René Blouin se trouvait au Belgo, elle avait offert deux solos à Carol Wainio, en 2006 et en 2011.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir D'autres œuvres tirées de ce panorama en plusieurs lieux. ledevoir.com/culture/arts-visuels

TANGENTE

Laboratoire de mouvements contemporains

♥ GENESIS ♥

THIERRY HUARD

DU 23 AU 26 JANVIER

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

THE NUTCRACKER

MARIA KEFIROVA

DU 31 JANVIER AU 2 FÉVRIER

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

tangente.

qc.ca

REG 22 \$ ETUD 18 \$

monumentnational

514-871-2224

Le Carré des Lombes

DUOS POUR CORPS ET INSTRUMENTS
une re(création)

22, 23, 24 janvier 20 h
25 janvier 16 h

«Le mouvement fluide se décoche dans l'espace comme autant de coups de pinceaux sur une toile vierge. Bravo pour cette œuvre dense, féminine et efficace.»
STÉPHANIE BRÖDY, La Presse, novembre 2003

«Le spectacle présenté hier soir (...) relève du génie. On aurait pris encore deux heures de cette œuvre originale et rafraîchissante.»
DAPHNÉ BÉDARD, Le Soleil, octobre 2004

CHORÉGRAPHE Danièle Desnoyers
CRÉATION ET DESIGN SONORE Nancy Tobin
INTERPRÈTES Karina Champoux, Clara Furey, Anne Thériault
ECLAIRAGES Marc Parent
COSTUMES Denis Lavoie

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

KARINA CHAMPOUX / PHOTO LUC SÉNÉCAL

Émotions brutes.
Places limitées.
Réservez votre siège.

Unknown body
22 au 31 janvier 2014
La sublime chorégraphe et danseuse Jocelyne Montpetit plonge dans les profondeurs d'un corps inconnu.

Testament
10 au 30 mars 2014
Le faux vrai testament fragmenté et brutal de Vickie Gendreau, où se déchainent les folles pulsions de l'existence.

Billetterie 514 845-7277
quatsous.com

Amours romanesques
L'insoutenable légèreté de l'être de Milan Kundera
31 mars 2014
Un rendez-vous avec James Hyndman pour les passionnés de littérature.

Besbouss
Autopsie d'un révolté
22 avril au 17 mai 2014
Stéphane Brulotte et Dominic Champagne nous transportent en Tunisie, dans la révolte des hommes épris de liberté.

Partenaire de saison

Hydro Québec

CULTURE DE VISU

La prégance du geste duchampien

Espace Projet souligne les 100 ans du ready-made par une exposition rassemblant 12 artistes de la relève

**READY-MADE
100 ANS PLUS TARD**
À l'Espace Projet. Art contemporain + design, jusqu'au 23 février

MARIE-ÈVE CHARRON

Tout se passe d'abord dans le titre de l'exposition: *Ready-made 100 ans plus tard*. Qui d'autre, en effet, s'est soucié de cet anniversaire, qui mérite amplement d'être souligné tant le ready-made a transformé l'art au XX^e siècle? L'organisme de diffusion dédié à la relève Espace Projet nous rappelle cette naissance phare dans une petite exposition regroupant 12 artistes ou collectifs.

Le ready-made, c'est l'invention de Marcel Duchamp, qui a élevé au rang d'œuvre d'art l'objet usuel par le simple fait de le choisir et de le désigner comme tel, en le signant, en le titrant et en le datant, voire en le mettant sur un socle dans un contexte d'exposition. La démonstration va plus loin que de changer le point de vue sur l'objet; elle dégage l'art du savoir-faire de l'artiste et de la délectation visuelle qui le caractérisait jusqu'alors avec la peinture et la sculpture, affirmant du même coup ce qui fondamentalement le distingue dans le monde des objets: son inutilité. L'art venait ainsi d'élargir considérablement son territoire.

Avec ses questions sur la nature et les fonctions de l'art, le ready-made engage une grande complexité dont l'enseignement est toujours pertinent. La chronologie des événements entourant le ready-made est elle aussi complexe. *La roue de bicyclette* (1913) est le premier ready-made reconnu par Duchamp, qui en formule le terme a posteriori, en 1915. L'œuvre emblématique demeure *Fontaine* — l'urinoir renversé choisi en 2004 par un sondage auprès de 500 experts comme étant l'œuvre la plus influente du XX^e siècle —, datée, elle, de 1917. L'impact et la reconnaissance de Duchamp ne se feront toutefois ressentir qu'à partir des années 1950, par des expositions et des publications. De là sont issus le néo-dadaïsme, l'art conceptuel et l'art contemporain en général.

Déclinaisons

À l'occasion de cet hommage rendu à Duchamp, n'oubliez pas une exposition didactique et pointue. Bien qu'il y ait un réel effort de réflexion, comme en témoignent les textes écrits pour l'exposition, les artistes ayant répondu à l'appel y vont plutôt d'une interprétation très libre du geste duchampien, au point même d'en diluer les particularités. Beaucoup des stratégies implicites au ready-made, tels l'appropriation et le détournement d'objets usuels, la signature, la remise en cause du savoir-faire et l'intervention du langage, y



À gauche: détail de l'intervention du collectif Raison mobile. À droite: plan rapproché de l'œuvre d'Élise Provencher.



PHOTOS SOURCE ESPACE PROJET

sonst évoquées, mais avec ses déclinaisons actuelles qui montrent davantage les voies de la transformation que celles de l'application *strico sensu*.

100 ans plus tard, plusieurs reconnaissent donc leur dette envers le ready-made bien qu'ils n'en fassent pas le seul ingrédient de leur pratique. Audrey Bilodeau-Fontaine, par exemple, revisite l'œuvre classique de Joseph Kosuth, *One and Three Chairs* (1965), qui lui-même se réclamait de Du-

champ en disant que tout l'art après lui était conceptuel. Avec son horodateur, prélevé semble-t-il tel quel avec un fragment de son lieu original, Alexandre Nunes invite quant à lui le spectateur à se libérer du travail, clin d'œil aussi à l'artiste de la performance Tehshing Hsieh, qui avait pendant un an détourné l'usage habituel de l'instrument de pointage des heures travaillées.

Gorgeous Lapaz a redonné le statut d'œuvre d'art, en la

choisissant et en la signant, à une reproduction d'œuvre de Renoir laminée, objet manufacturé s'il en est. Le duo Raison mobile a fait quant à lui de plusieurs de ces laminés des lattes pour en couvrir les murs et le plancher d'une al-

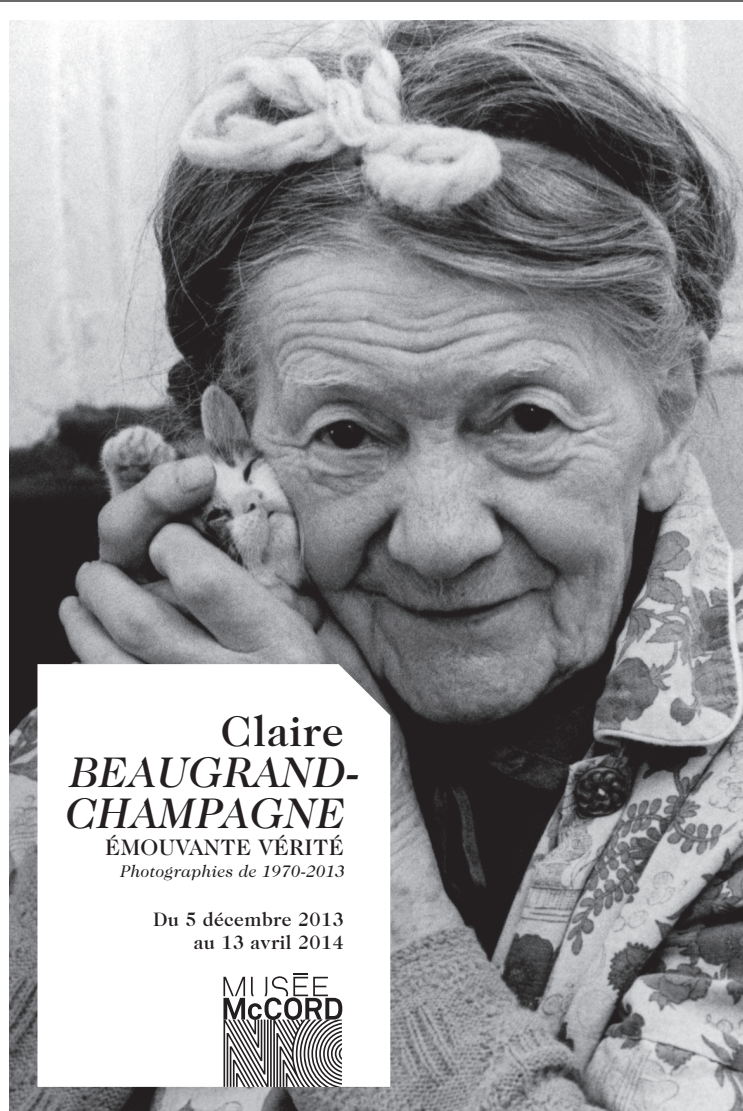
côve de la galerie, surlignant ainsi la pirouette conceptuelle proposée par Duchamp avec la notion de ready-made réciproque par laquelle il suggérait de prendre un Rembrandt comme planche à repasser.

D'autres artistes s'éloignent de la démonstration duchampienne en travaillant à partir d'objets décoratifs, tels des bibelots, auxquels sont ajoutés des éléments faits à la main dans une approche de la sculpture qui mêle les techniques, comme dans le cas d'Élise Provencher, dans des œuvres fort réussies au demeurant.

Sept autres artistes participent à cette exposition anniversaire, dont la formule sera répétée annuellement par Espace Projet pour célébrer d'autres artistes ou œuvres notoires. Avec ses quatre ans d'existence, la galerie, sise dans le quartier Villeray, cherche également à consolider son appui à la relève en diffusant des premières expositions en solo et des projets de commissaires invités. Le volet design, qui est une particularité du lieu, s'incarne quant à lui à longueur d'année dans une boutique installée au sous-sol depuis l'automne dernier.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir Des œuvres inspirées par Duchamp à l'Espace Projet. ledevoir.com/culture/arts-visuels



Claire
**BEAUGRAND-
CHAMPAGNE**
ÉMOUVANTE VÉRITÉ
Photographies de 1970-2013

Du 5 décembre 2013
au 13 avril 2014

MUSÉE
McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest
McGill | musee-mccord.qc.ca



Art et musique de la Renaissance au Baroque à Venise

DERNIER WEEK-END !

mbam.qc.ca/venezia

Gratuit pour les enfants
de 12 ans et moins
Accompagné d'un adulte.
Non applicable aux groupes.

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

Une présentation de
metro

Grand donateur
OSLER
Avocats

Audioguide
musical gratuit
À l'achat d'un billet pour l'exposition

ZONIN

THE GLADYS
REIBEL DEEMAS
FOUNDATION

Bell

M

FOUNDATION ARTE MUSICA

AIR CANADA

RICHTER

Une exposition conçue, produite et mise en tournée par le Musée des beaux-arts de Montréal. Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Le Descentaire au Môle le jour de l'Ascension (détail)*, vers 1745. Philadelphia Museum of Art, The William L. Elkins Collection. Photo: The Philadelphia Museum of Art / Art Resource, NY.

On vous souhaite le meilleur pour 2014.

Cinéma

> 20 janvier à 19 h 30
LA VIE D'ADÈLE (6,25 \$)
Palme d'or au Festival de Cannes 2013,
présenté par Métropole et le Centre Phi

> 21 janvier à 19 h 30
NORTHERN LIGHT (documentaire)

> 22 janvier à 19 h 30
LA CINQUIÈME SAISON (6,25 \$)

> 23 janvier à 17 h et 19 h 30
Soirée thématique Asghar Farhadi
UNE SÉPARATION (6,25 \$) et **LE PASSÉ**,
présentés par Métropole, Panorama-cinéma
et le Centre Phi

> 24 janvier à 19 h 30
VISITORS (documentaire), projection spéciale
présentée par EyeSteelFilm et le Centre Phi

> 7 février à 19 h 30
A TOUCH OF SIN, présenté par EyeSteelFilm
et le Centre Phi

CANADA'S TOP TEN FILM FESTIVAL
PROJECTIONS GRATUITES

5 février à 17 h 30: **Watermark**

5 février à 19 h 30: **Enemy**

8 février à 15 h: **Programmation
de courts métrages**

8 février à 17 h: **Gabrielle**

8 février à 19 h 30: **Tom à la ferme**

10 février à 17 h 30: **When Jews were funny**

10 février à 19 h 30: **Rhymes for Young Ghouls**

11 février à 15 h 30: **Sarah préfère la course**

11 février à 19 h 30: **The F Word**

12 février à 17 h: **Programmation
de courts métrages**

12 février à 19 h 30: **Vic et Flo ont vu un ours**

13 février à 19 h 30: **Asphalt Watches**

Spectacles

> 25 et 26 janvier à 15 h et 17 h
LES SIESTES ACOUSTIQUES
de Bastien Lallemand
Plusieurs artistes invités dont Klô Pelgag et Forêt
11,25 \$ (taxes et frais inclus)

> 6 février à 22 h
BOUNDARY & MONTAG
Le nouveau projet de Ghislain Poirier
13,25 \$ les 100 premiers billets
16,25 \$ les billets suivants
(taxes et frais inclus)
Portes: 21h

Exposition

> Du 23 janvier au 15 mars
HYBRID BODIES
une exposition où la science devient un art...
GRATUIT

Événement

> Du 29 janvier au 2 février
ARTHUR H EN STUDIO
« La construction d'un rêve. »
Assistez à la création du prochain disque d'Arthur H
dans les studios Phi. Rencontres avec le public au
Centre Phi et sur le Web.
GRATUIT

Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus),
sauf indication contraire.

Programmation sujette à changement sans préavis.
Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

Le grand flair du Philharmonique de Berlin

Sous le chef Simon Rattle, l'orchestre a su épouser les mutations de son temps et vendre l'expérience du concert vivant en ouvrant sa salle au monde grâce à Internet

CHRISTOPHE HUSS
à Berlin

Reconnu comme le plus prestigieux orchestre du monde, dans une histoire forgée par Nikisch, Furtwängler et Karajan, le Philharmonique de Berlin a, sous la direction de Simon Rattle, su anticiper et épouser les mutations du temps. En a-t-il pour autant perdu son identité et comment se prépare-t-il à l'après-Rattle, qui débute en 2018?

Petit retour dans le temps, le dimanche 12 janvier 2014. Le public de la Philharmonie, debout — ce qui est rare en Europe —, ovationne le pianiste Menahem Pressler, 90 ans, qui vient de jouer un *17^e Concerto* de Mozart avec la candeur d'un enfant ébloui, mais un raffinement extrême.

Le Mozart que nous entendons à l'orchestre, sous la direction de Semyon Bychkov,

n'est pas du tout celui, très agissant, que Bernard Labadie défendra le lendemain. Bychkov laisse la musique et les timbres se déployer sans exercer d'emprise sur le partage des musiciens avec Pressler.

Même si la visite du légendaire pianiste, né en 1923 à Magdebourg, était le sel de ce concert, la révélation fut, en seconde partie, une fulgurante interprétation de la *11^e Symphonie* de Chostakovitch. Semyon Bychkov s'est fait une spécialité d'une poignée de partitions, dont celle-ci, qu'il dirige partout dans le monde.

Lui-même, probablement, n'est pas près d'oublier ce qu'il a entendu ce soir-là. Car, en dépit de ce qu'on pouvait craindre, en raison d'une

sorte de dilution de l'image artistique inhérente au règne de Simon Rattle (2002-2018), le Philharmonique de Berlin est resté lui-même, c'est-à-dire un orchestre dont le déchaînement des cordes atteint un



MARTIN WALZ

Le pianiste Menahem Pressler lors de sa prestation au Philharmonique de Berlin, le 12 janvier dernier.

corps et une puissance « tsunamiques » uniques, en une conjonction de beauté et de brutalité. À cela s'ajoutent, comme par le passé, dans les pupitres de vents, quelques

personnalités hors du commun. Ma révélation de la soirée fut Dominik Wollenweber, dont aucun mot autre que « divin » peut décrire le solo de cor anglais.

Cette qualité et cette image, le Philharmonique de Berlin les vend aujourd'hui différemment qu'au temps de Karajan. Le disque de studio réalisé avec minutie, qui a façonné la

légende berlinoise — et le son de l'orchestre, pendant le règne de Karajan —, est un objet de plus en plus désuet et marginal. Simon Rattle et les Berliner vendent désormais l'expérience du concert vivant en ouvrant leur salle au monde par l'intermédiaire d'Internet.

Cette expérience consiste à retransmettre en direct sur Internet un concert de chacun des programmes, soit 40 concerts par an en haute définition. Il en coûte 10 euros (environ 14,50\$) pour un abonnement hebdomadaire, 15 euros par mois et la bagatelle de 150 euros pour la saison. L'orchestre, qui fonctionne avec un budget annuel d'environ 60 millions de dollars (dont 40% de subventions), a vendu l'équivalent de 16 000 billets « virtuels » en novembre 2013. Un quart seulement de ces fidèles auditeurs sont des Allemands, 18% sont des Américains et 13%, des Japonais!

Avec l'opération Digital Concert Hall, le Philharmonique de Berlin se crée aussi des archives numériques et une incontournable banque de données, dans laquelle les abonnés à ses services peuvent puiser.

Un futur intéressant

Dans ce contexte, l'édition physique d'enregistrements audio ou vidéo devient quasiment marginale. Le Philharmonique de Berlin fait le pari de la consommation musicale à domicile par une intégration des univers de l'Internet et de la télévision. C'est ce même raisonnement qui guide les investissements actuels de l'Opéra de Vienne. Il s'oppose au pari de la nécessité de l'expérience collective sur laquelle mise le Metropolitan Opéra avec ses projections dans les cinémas.

Mais, contrairement à l'Opéra de Vienne, le Philharmonique de Berlin joue sur les deux tableaux, car il est aussi présent dans les cinémas, pour trois programmes par an. Pas en Amérique du Nord, mais en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie, en République tchèque et au Royaume-Uni. Prochaine diffusion: la *Passion selon saint Jean* de Bach, mise en scène par Peter Sellars, le 28 février.

Évidemment, la grande question qui agite le monde musical est celle de la succession de Simon Rattle. Même si l'horizon 2018 est lointain, il faut y penser. Le service de presse de l'orchestre nous a confirmé que l'orchestre décidera vers la fin de l'année 2015.

Dans les coulisses, ce trône musical fait d'évidence la convoitise des agents d'artistes et, même si ce sont les musiciens qui décident, l'agence Askonas Holt, qui veille aux destinées de Simon Rattle, n'est pas prête à laisser la place à un concurrent. Dans cette perspective, il s'agit de mettre un candidat de poids face à Gustavo Dudamel, chouchou des médias et assurance de « paisibilité » pour l'orchestre, la vedette vénétienne étant tout sauf un tyran de la baguette ou un travailleur forcené. Nous avions accordé à Yannick Nézet-Séguin des chances d'être la carte maîtresse d'Askonas Holt face à Dudamel. Il semblerait que le vent tourne plutôt en faveur de Daniel Harding en ce moment. Le chef québécois jouera gros en mars 2014 dans la *4^e Symphonie* de Mahler. Quant à Christian Thielemann, tête de liste dans l'hypothèse d'un retour à un chef allemand, son caractère à la fois trempé et imprévisible semble l'éloigner de plus en plus, voire définitivement, du poste prestigieux.

Mais tout peut encore arriver et, quoi qu'il arrive, l'institution vient de se donner en cinq ans tous les outils pour faire face aux mutations du métier et du marché à moyen et long terme. C'est cela qu'on retiendra du mandat de Simon Rattle.

Le Devoir

Christophe Huss est à Berlin à l'invitation des Violons du Roy.

PRIX OPUS

An 17 - 12/13

LE CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE FÉLICITE LES FINALISTES POUR LA SAISON OPUS 2012-2013!

Découvrez-les en consultant le www.prixOpus.qc.ca

LES LAURÉATS SERONT DÉVOILÉS LORS DU 17^E GALA DES PRIX OPUS LE 26 JANVIER 2014.

Une émission spéciale consacrée au 17^e gala des prix Opus sera présentée sur les ondes d'Espace musique, dans le cadre des *Soirées classiques* animées par Mario Paquet, le mardi 28 janvier 2014 à 20h

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

Québec
Conseil des arts et des lettres
Ministère de la Culture et des Communications

Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

musicaction
Canada

ESPACE MUSIQUE 100.7 FM

LE DEVOIR

Librairie Monét

99.5 FM

FORDIA

SALLE MUSEE DES BEAUX-ARTS MONTREAL BOURGIE

La Scena Musicale

CULTURE › CINÉMA



K FILMS AMÉRIQUE

Dans *Enfance clandestine*, le réalisateur Benjamin Avila raconte sa propre histoire.

L'histoire officielle revisitée

Enfance clandestine reconstitue, dans les brumes de l'enfance, la disparition d'enfants en Argentine pendant la dictature militaire

ENFANCE CLANDESTINE (INFANCIA CLANDESTINA)
De Benjamin Avila. Avec Teo Gutierrez Moreno, Ernesto Alterio, Natalia Oreiro, César Troncoso, Cristina Banegas. Scénario: Benjamin Avila, Marcelo Müller. Image: Ivan Gierasinchuk. Montage: Gustavo Giani. Musique: Pedro Onetto. Argentine, 2012, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Luis Puenzo avait réalisé en 1984 le bouleversant *L'histoire officielle*, sur les enfants disparus durant la dictature militaire en Argentine et les mères indignées de la place de Mai. À titre de producteur cette fois, Puenzo a présidé à la naissance d'*Enfance clandestine*, une œuvre sincère mais imparfaite qui reconstitue, dans les brumes de

l'enfance et de l'éveil sexuel, cette période trouble de récente mémoire.

Le réalisateur Benjamin Avila raconte ici sa propre histoire, soit celle de l'enfant clandestin qu'il a été lorsqu'il est rentré à 12 ans d'un exil à Cuba, où ses parents, militants de gauche associés au mouve-

Ce flash-back sur l'Argentine d'hier ne manque pas de pertinence. Seulement un peu d'envergure.

ment Montoneros, s'étaient réfugiés peu de temps après le coup d'État militaire de 1976. Nous sommes en 1979. L'Argentine sous chloroforme, tout comme son voisin le Chili, vit et dort dans la peur. Juan, rebaptisé Ernesto (Teo Gutierrez

Moreno), amorce une vie « normale » sous une nouvelle identité, tandis que ses parents (Natalia Oreiro, César Troncoso) et son oncle qu'il adule (le charismatique et attachant Ernesto Alterio) dirigent une petite chocolaterie qui tient lieu de façade à leur action militante clandestine dont on ne connaîtra jamais vraiment le *modus operandi*.

Et pour cause: le gamin est le foyer du film, et son premier amour avec la sœur d'un camarade de classe, le moteur principal du récit. L'histoire en action du pays et le contexte oppressant de la dictature nous parviennent à travers son regard, filtré par des caches (un trou dans le mur, une porte dissimulée,

une fente) ou, plus éloquemment, par les fils de son imagination, dans de très belles et oniriques séquences en animation deux tons.

La poésie dans les détails, les perspectives fractionnées par les gros plans, le filmage serré, la construction à la manière de vagues sur une plage (où chaque scène vient effacer la précédente), on sent l'intervention du cinéaste, son calcul, sa lucidité. D'autres détails semblent toutefois lui échapper, tels que le rythme ankylosé et le dialogue trivial ou surexplicatif. Ce nouveau flash-back sur l'Argentine d'hier ne manque pas de qualités ou de pertinence. Seulement un peu d'envergure.

Collaborateur
Le Devoir

Entre ces murs

SECONDAIRE V
Réalisation, scénario et montage: Guillaume Sylvestre. Québec, 2014, 92 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les documentaristes québécois s'intéressent parfois à l'école, souvent comme métaphore ou caisse de résonance d'une société empêtrée dans ses contradictions et ses inquiétudes face à l'avenir. Parmi les exemples récents, on compte *La classe de Madame Lise*, de Sylvie Groulx, belle incursion entre les quatre murs d'une petite société des nations de niveau primaire sous la gouverne d'une enseignante bienveillante observée avec délicatesse pendant une année scolaire.

Guillaume Sylvestre (*1^{er} amour, Durs à cuire, Sauvage*) s'engage dans la même direction avec *Secondaire V*, optant pour une approche chronologique similaire mais couvrant un spectre plus large. Les finissants de l'école secondaire publique Paul-Gérin-Lajoie de l'arrondissement Outremont forment eux aussi un ensemble coloré et bigarré, de tous les horizons culturels, ethniques et socioéconomiques. Car si le quartier traîne son lot de clichés, rempart d'une bourgeoisie confortable, ce film les fait voler en éclats: les élèves expriment avec franchise (et dans un français approximatif) les misères de leurs parents et évoluent dans un environnement quelque peu délabré, sûrement une autre métaphore, celle-là sur les finances publiques...

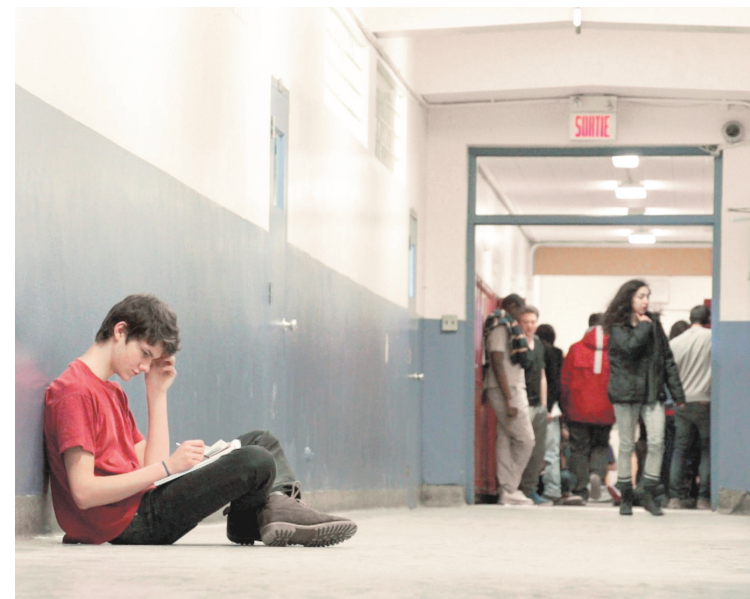
Comme dans beaucoup de classes remplies d'ados, celles de cette école connaissent peu les vertus du silence, la bande sonore étant tapissée de bruis-

sements, de cris et de chuchotements. Car ces jeunes, pour causer, ils causent, toujours prêts à exprimer leur opinion ou à pourfendre l'autorité, sous l'œil impuissant ou complice de professeurs aguerris aux compétences transversales et à la pédagogie du vécu. Certains cours sont d'ailleurs propices à ce déballeage (Éthique et culture religieuse s'y prête à merveille), et la caméra de Sylvestre s'attarde longuement sur ces forums plus ou moins improvisés concernant la sexualité, la famille ou la violence à l'école.

Le portrait se présente telle une mosaïque, le cinéaste refusant de suivre à la trace quelques protagonistes plus éloquentes, ou plus représentatifs de son propos. Car il s'agit d'abord d'une longue succession de tableaux sur la jeunesse d'aujourd'hui, parfois amorphe (tant de gros plans d'élèves endormis sur leur bureau), parfois contestataire (merci au printemps érablé de 2012 d'insuffler un certain tonus). Les enseignants demeurent eux aussi bien campés dans leur rôle, et si une certaine impatience peut se lire sur leur visage, le cinéaste se garde bien de scruter leurs états d'âme. Et que dire de l'air ahuri de ce remplaçant en français cherchant à imposer 15 minutes de lecture à un groupe déterminé à l'emmerder? On n'en saura guère plus.

Secondaire V se termine dans un petit torrent de larmes, posture obligée au moment du départ vers d'autres lieux scolaires. Cette tristesse est la leur, pas tout à fait la nôtre.

Collaborateur
Le Devoir



ISTUDIO DIVERTISSEMENT INC.

Les élèves de *Secondaire V* expriment les misères de leurs parents et évoluent dans un environnement quelque peu délabré.

Semer la faim

NO LAND NO FOOD NO LIFE (SANS TERRE, C'EST LA FAIM)

Écrit et réalisé par Amy Miller. Image: Sylvestre Guidi. Montage: Boban Chaldovich. Musique: Benoît Groulx. Canada, Québec, 2013, 75 minutes.

MARTIN BILODEAU

C'est une tragédie qui se répète dans tous les pays en voie de développement. Des fermiers de subsistance se font arracher la terre sous leurs pieds pour que celle-ci soit exploitée par de grandes compagnies agroalimentaires censées sortir leur pays de la faim et de la misère. L'avantage va aux grosses compagnies, nous dit la documentariste Amy Miller

Le documentaire montre les paysans de trois pays pauvres se faire arracher leurs terres au profit des compagnies agroalimentaires

dans *Sans terre, c'est la faim*, un documentaire programmé ce week-end à Excentris. Pas aux paysans du Mali, ni à ceux du Cambodge ou de l'Ouganda, écartés de l'avenir puis abandonnés sans travail et sans pain, ou encore réduits à travailler pour des gages qu'on trouvait indignes au XIX^e siècle.

Miller, une fille d'ici à qui on doit le documentaire *La ruée vers le carbone* et qui a

travaillé au collectif *À Saint-Henri le 26 août*, donne la parole aux laissés-pour-compte de ces trois pays, qui forment les trois chapitres de son récit. Sa curiosité engagée se mue en un geste généreux qui inspire un vrai mouvement vers les autres.

Cela dit, son film n'est pas sans défauts. Partant du micro pour élargir vers le macro, la cinéaste met beaucoup de temps à organiser son discours, à laisser percevoir son point de vue, à faire comprendre au spectateur le quoi, le qui, le comment et le pourquoi. Les témoignages ne présentent pas tous le même intérêt et se recourent. La caméra, attentive à la ligne d'horizon dans les rizières et les champs de culture, est parfois approximative lorsqu'elle braque son objectif sur les individus.

De toute évidence, *Sans terre, c'est la faim* a été produit dans des conditions difficiles, celles du grand reportage en terrain non conquis. Ce que le film gagne en supplément de vérité, en urgence de dire, il le perd sur le territoire esthétique. À la télévision, où ce documentaire devrait mieux s'épanouir, on n'en fera pas grand cas.

Collaborateur
Le Devoir

CHRISTIAN VÁSQUEZ
CLARINETTE
MAXIM BERNARD
PIANO

IMPRESSIONS LATINES

26 JANVIER
15 h
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

ACCUEILLIR
RIMSKI-KORSAKOV
MILHAUD
RESPIGHI
GINASTERA

BILLETTS À PARTIR DE 30 \$* TAXES EN SUS

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NEZET-SÉGUIN

orchestremetropolitain.com

Desjardins PARTENAIRE EN TÊTE

Orchestre Métropolitain

Les Violons du Roy à la Salle Bourgie

3 CONCERTS
POUR 100 \$*

DE RETOUR À MONTRÉAL APRÈS UNE TOURNÉE TRIOMPHALE EN EUROPE!

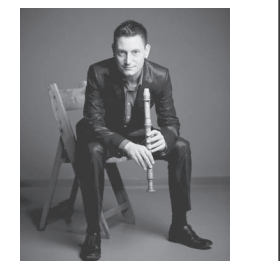
Vendredi 31 janvier \ 19 h 30
RICHARD LESTER, chef et violoncelle
Œuvres de Beethoven, Boccherini et Mozart



Vendredi 7 février \ 19 h 30
Samedi 8 février \ 19 h 30
BERNARD LABADIE dirige le *Don Juan* de Gluck et une suite de Rameau



Vendredi 7 mars \ 19 h 30
Samedi 8 mars \ 19 h 30
Le flûtiste **MAURICE STEGER** dirige les Violons du Roy pour la première fois dans un programme italien



* Offre valable jusqu'au 31 janvier - Achat par téléphone ou en personne seulement - Taxes non comprises

sallebourg.ca \ 514-285-2000, option 4
1339, rue Sherbrooke Ouest

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

Conseil des arts et des lettres Québec

Centre de la culture et des arts Montréal

Le Devoir

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112



Atom Egoyan, scénariste de complexité

Son film *Devil's Knot* ressuscite le drame humain et juridique de meurtres d'enfants à West Memphis

ODILE TREMBLAY

Le Torontois Atom Egoyan aime venir à Montréal. « C'est ici que tout a démarré pour moi en 1987, évoque-t-il. Au Festival du nouveau cinéma, j'ai reçu un prix des mains de Wim Wenders pour Family Viewing, qui changea le cours de ma carrière. » De fait, Wenders, primé pour *Les ailes du désir*, avait demandé de remettre plutôt le laurier au jeune Egoyan, qui allait devenir universellement célèbre avec des œuvres comme *Speaking Parts*, *The Adjuster*, *Exotica*, *The Sweet Hereafter* et compagnie.

Grand scénariste de complexité, il laisse depuis quelque temps parfois la plume à d'autres. « D'autant plus que ça me prend un an et demi à écrire un scénario. »

Avec *Devil's Knot*, le voici à la barre d'un film tiré du livre de Mara Leveritt adapté d'un célèbre fait divers, œuvre de commande au scénario écrit par Scott Derrickson et Paul Harris Boardman. Comme c'est souvent le cas aux États-Unis, le projet avait changé de mains, de cinéaste, de scénariste, avec valse-hésitation. Atom l'a mené à terme.

Retour il y a une vingtaine d'années.

En mai 1993, trois enfants de huit ans de West Memphis, en Arkansas, sont retrouvés assas-

sinés. Accusés de ces meurtres, perpétrés soi-disant à des fins de rites sataniques, trois adolescents écopent. Un premier procès les envoie en prison en 1994, mais un deuxième les relâche en 2007, sans lever tous les doutes. Libres, mais jamais blanchis ni dédommagés: tout pour continuer à pourrir le climat d'une petite ville.

Quatre documentaires, trois de la série *Paradise Lost* réalisés par Joe Berlinger et Bruce Sinofsky, et *West of Memphis* d'Amy Berg firent revivre drame et procès. Mara Leveritt en tira le livre *The True Story of the Memphis Three*, à la base du film, donc.

Devil's Knot est américain, avec vedettes. « Après qu'on a eu obtenu l'accord des acteurs principaux — Colin Firth [qu'Egoyan avait dirigé dans *Where the Truth Lies*], en enquêteur privé qui traque la vérité, et Reese Witherspoon, en mère bouleversée de l'un des garçons tués —, la production s'est mise en branle vite. »

Elias Koteas, Amy Ryan et d'autres têtes d'affiche ont accepté des rôles secondaires. « Le sujet me fascinait, déclare Egoyan. Il est si rare d'être confronté à un crime sans explication d'ordre naturel! »

« Ça a été élevé avec des histoires d'horreur en espérant que justice soit rendue, mais qu'est-ce que la justice au juste? Dans mes films, j'essaie de comprendre les démons derrière. »

« Le sujet me fascinait, déclare Egoyan. Il est si rare d'être confronté à un crime sans explication d'ordre naturel! » Cette célèbre affaire colle à l'univers du cinéaste. « Là où mon film *The Sweet Hereafter* [De beaux lendemains] suivait surtout un personnage principal après le drame, ici la communauté en-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Selon Atom Egoyan, faire un film inspiré d'un drame réel ajoute une pression à l'équipe.

« Le sujet me fascinait, déclare Egoyan. Il est si rare d'être confronté à un crime sans explication d'ordre naturel! » Cette célèbre affaire colle à l'univers du cinéaste. « Là où mon film *The Sweet Hereafter* [De beaux lendemains] suivait surtout un personnage principal après le drame, ici la communauté en-

« Le sujet me fascinait, déclare Egoyan. Il est si rare d'être confronté à un crime sans explication d'ordre naturel! » Cette célèbre affaire colle à l'univers du cinéaste. « Là où mon film *The Sweet Hereafter* [De beaux lendemains] suivait surtout un personnage principal après le drame, ici la communauté en-

« Le sujet me fascinait, déclare Egoyan. Il est si rare d'être confronté à un crime sans explication d'ordre naturel! » Cette célèbre affaire colle à l'univers du cinéaste. « Là où mon film *The Sweet Hereafter* [De beaux lendemains] suivait surtout un personnage principal après le drame, ici la communauté en-

Le Devoir



AXIA FILMS

Le road movie qu'est *La tendresse* est l'occasion d'explorer en filigrane ce qui subsiste d'un ancien amour.

La finesse des gens de bonne volonté

LA TENDRESSE

Réalisation et scénario: Marion Hänsel. Avec Olivier Gourmet, Marilynne Canto, Adrien Jolivet, Sergi Lopez. Image: Jan Vancaille. Musique: René-Marc Bini. Montage: Michèle Hubinon. 78 minutes.

ODILE TREMBLAY

Œuvre de lumière, de connivences dans la vie de gens de bonne volonté, *La tendresse* de la Belge Marion Hänsel, avec ses touches impressionnistes, est aux antipodes du film d'action aux ressorts dramatiques. Sur un scénario très personnel de la cinéaste de *Between the Devil and the Deep Blue Sea*, il se nourrit du naturel de ses acteurs: Olivier Gourmet, pudique, doux, plutôt carré, et Marilynne Canto, tout en sensibilité un peu bohème, en finesse, entre audaces quotidiennes et renoncements anciens.

Frans est remarié, pas Lisa. Le couple s'était séparé 15 ans plus tôt, mais leur fils (Adrien Jolivet, qui se laisse oublier), moniteur de ski, a un accident en montagne. Ils partent le retrouver.

Habituellement, ce type de trame ouvre sur des règlements de comptes féroces avec rancœurs accumulées, suivis du classique retour en flamme de l'ancien couple soudain rabiboché.

Pas cette fois. Le road movie, qui se posera dans une station de ski modèle des années 60

au milieu des Alpes, est plutôt l'occasion d'explorer en filigrane ce qui subsiste d'un ancien amour: les gestes d'autrefois, les tendres concessions, un respect né de la connaissance intime de l'autre une fois l'orage de la rupture passé.

La ligne scénaristique est ténue et, sans la subtile et lumineuse Marilynne Canto, elle ne tiendrait pas la route, même si Olivier Gourmet, en homme un peu gauche, joue sa partition avec justesse.

Marion Hänsel brosse surtout un beau portrait de femme, à travers cette Lisa au charme discret, ouverte aux possibles semés sur son chemin, glissant comme une anguille sans se révéler vraiment, copine avec son fils, complice avec son ex, secrète la plupart du temps.

Les décors sont importants, autant les couleurs des champs durant le trajet que la station de ski remplie d'œuvres d'art, la chambre trop petite, l'auto des confidences. Quelques scènes se révèlent plus fortes que le délicat treillis d'ensemble: une escapade de Madame le soir au cours d'un déblayage des pistes de ski, une rencontre avec un auto-stoppeur (Sergi Lopez) qui la trouve séduisante.

À défaut de puissance de mise en scène, *La tendresse*, tissée de mélancolie, de sagesse nourrie de finesse et de confiance en l'humanité, rend un son apaisant et feutré devenu de nos jours aussi rare que précieux.

Le Devoir

La maîtresse dans le placard

THE INVISIBLE WOMAN

Réalisation: Ralph Fiennes. Scénario: Abi Morgan, d'après le livre de Claire Tomalin. Avec Ralph Fiennes, Felicity Jones, Kristin Scott Thomas, Tom Hollander, Joanna Scanlan. Image: Rob Harvy. Montage: Nicolas Gaster. Musique: Ilan Eshkeri. Grande-Bretagne, 2013, 111 min.

ANDRÉ LAVOIE

Charles Dickens a longuement observé et dénoncé les travers de son époque, dont ceux du capitalisme, mais l'écrivain britannique appartenait à ce monde, il en était le produit. L'auteur de *David Copperfield* appréciait la liberté et l'aisance matérielle que lui procurait la gloire, un baume pour soulager les souvenirs de sa propre enfance misérable.

C'est ce Dickens de la maturité que Ralph Fiennes dévoile dans *The Invisible Woman*. L'acteur d'exception, à la voix envoûtante et aux yeux perçants, s'intéresse ainsi à une autre figure dominante de la littérature anglaise après Shakespeare (une relecture de *Coriolanus* marquait ses débuts de cinéaste en 2011), mais il revisite surtout un pan important de sa vie, s'offrant au passage le rôle de cet homme marié, père de dix enfants, véritable vedette populaire dans l'Angleterre de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Il occupe également la première place dans l'existence de la jeune Nelly Ternan (Felicity Jones), une actrice au talent relatif mais à la dévotion totale à son œuvre, et peu à peu à l'homme, rencontré dans un théâtre de Manchester en 1857 sous l'œil ambigu de Frances (Kristin Scott Thomas), la mère de Nelly. Ce face-à-face déterminant, authentique et documenté dans l'ouvrage de Claire Tomalin, dont le film s'inspire, a favorisé la naissance d'un amour complexe, longtemps pudique et discret, brisant avec fracas le mariage de Dickens et reléguant Nelly au rôle de la maîtresse camouflée, en attente face à la fenêtre...

Dans un procédé que le scénariste Abi Morgan avait déjà utilisé dans *The Iron Lady*, *The Invisible Woman* se construit sur les souvenirs d'une femme maintenant respectable, cher-



MÉTROPOLE FILMS

Dans *The Invisible Woman*, Ralph Fiennes s'intéresse à Charles Dickens.

chant à camoufler auprès de son entourage son lien véritable avec l'auteur décédé au moment où s'amorcent ses réminiscences. Elles sont illustrées par Fiennes avec un soin méticuleux, nullement opulent, cherchant à mettre en évidence des conventions étouffantes puisque ce couple interdit et improbable n'arrive pour ainsi dire jamais à se retrouver seul. On ignore même jusqu'à quel point Frances dort profon-

dément lors d'un échange révélateur dans le salon de Dickens devant une Nelly frémissante, soulignant la duplicité de cette mère soucieuse de respectabilité mais aussi éprise d'ambition pour sa fille.

La description de cette passion aussi retenue que dévorante n'affiche aucun excès — il n'y a pas si longtemps, un Ken Russell n'aurait rien laissé à l'imagination... —, Ralph Fiennes se moultant au carac-

tère ampoulé et hypocrite du monde qu'il recrée. L'acteur n'est pourtant jamais loin, exigeant le meilleur d'une distribution impeccable où même les plus petits rôles sont défendus avec une grande ferveur, dont celui de l'épouse trahi par Joanna Scanlan, étonnante de vérité dans une histoire où les mensonges sont légion.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS



AMERICAN HUSTLE (ARNAQUE AMÉRICAINE)
DAVID O. RUSSELL - 138 MIN. - V.O. ANGLAISE AVEC S.-T.F.

ET AUSSI À L'AFFICHE:

INSIDE LLEWYN DAVIS

(ÊTRE LLEWYN DAVIS)

ETHAN COEN ET JOEL COEN

A TOUCH OF SIN

JIA ZHANG KE

DALLAS BUYERS CLUB

JEAN-MARC VALLÉE

SECONDAIRE V

GUILLAUME SYLVESTRE

SANS TERRE, C'EST LA FAIM

(NO LAND, NO FOOD, NO LIFE)

AMY MILLER

CINÉ-KID PRÉSENTE:

ROSE ET VIOLETTE

19 JANVIER À 11H

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM



soupepoup

UN NOUVEAU COMPTOIR
SOUPESOUP À EXCENTRIS
TOUS LES JOURS!